

**Et si l'eau remplaçait l'argent ?
Que deviendrons-nous ?**

**KAÏZAN
ET LE
PEUPLE D'ASAMANE**



K.D.B

K.D.B

Kaïzan et le Peuple d'Asamane

© K.D.B, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7038-7

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Nous pouvons y arriver...
il ne nous reste plus qu'à choisir.

CHAPITRE 1
LE VILLAGE D'ASAMANE

Je suis allongé sur le dos, les oiseaux chantent et l'air est frais. J'ai l'impression de ne faire qu'un avec la nature. Mes jambes sont lourdes, très lourdes... Je ne saurais distinguer le jour de la nuit, mais je vois suffisamment pour m'apercevoir que ma main droite est pleine de sang. Mes oreilles bourdonnent tellement que j'ai l'impression de me trouver dans un étau. J'ai les paupières lourdes et la gorge sèche. J'essaie tant bien que mal d'avaler ma salive, mais chaque déglutition me brûle au plus profond de la gorge. Le bruit m'entourant est de plus en plus fort. Malgré tout cela, je ressens une sensation de légèreté. Mon corps me lâche, mais mon esprit est bien clair. Je sens que mes yeux se ferment et j'entends mon père me dire :

« Un monde parfait existe-t-il, fils ? Dans ce monde, chacun doit trouver sa place... Il n'y a aucune pitié. »

Et en effet, il avait raison. Mon existence entière en est la preuve.

Je m'appelle Kaïzan et je vais vous conter mon histoire.

Je naquis dans une famille de domestiques. On me décrivait comme un garçon très bavard mais surtout très curieux. Je n'étais ni trop grand ni trop petit, disons. J'habitais une petite maison avec mes parents dans le village d'Asamane. Notre maison avait été construite par mes arrière-grands-parents. C'était un logis sans grande prétention. Il était sommaire, mais c'était notre petit toit familial.

Là où nous vivions, chacune des maisons avait été construite par nos arrière-grands-parents, les premiers habitants d'Asamane. Le toit était plat et en tôle. La structure, elle, était en briques et recouverte de terre rouge.

À gauche de l'entrée, il y avait ma chambre. C'était simplement un matelas posé sur des briques récupérées par mon père. Avec du bois, mon père m'avait créé un petit meuble pour me permettre de ranger mes affaires. En face, il y avait la chambre de mes parents. Cette dernière ressemblait à la mienne, finalement. Mon père avait utilisé la même méthode pour se construire un lit et des meubles. Nous n'avions pas grand-chose, mais nous étions satisfaits comme ça. Entre nos deux chambres, il y avait un petit coin qui nous servait de cuisine et de salon. Il y faisait très souvent sombre parce que nous n'avions pas l'électricité à Asamane.

Les sanitaires étaient cachés à l'arrière de la maison. À Asamane, nous avions tous les mêmes. Ils avaient été construits par la SICAP ou l'Ordre, c'est comme ça qu'ils se faisaient appeler. Ou plutôt, devrais-je dire, ils avaient été financés par la SICAP. C'étaient les villageois qui avaient construit tous les sanitaires à l'époque. Cette tâche revenait évidemment aux domestiques du village.

Mon père m'avait raconté que plusieurs années avant ma naissance, le manque d'eau à Asamane avait engendré beaucoup de maladies. Certains villageois ne se lavaient jamais. Leur puanteur était insupportable, mais tous devaient quand même cohabiter. L'eau étant gérée par l'Ordre depuis des années, les habitants avaient préféré économiser leur ration d'eau pour se nourrir et s'hydrater.

L'hygiène avait totalement été mise de côté à une certaine époque. Les microbes et les bactéries avaient donc tué pas mal de gens. Par la suite, une décision radicale avait été mise en place pour que cela ne se reproduise plus.

L'Ordre avait imposé trois douches par semaine à tous les habitants d'Asamane. C'était donc une obligation pour nous de nous laver. Nos sanitaires étaient le seul élément moderne de notre maison.

Ils étaient situés à l'arrière de nos habitations et très souvent partagés par plusieurs foyers. Je me souviens que, petit déjà, cela m'impressionnait parce que

je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi moderne. C'était une capsule très haute qui ne m'avait plus autant impressionné dès lors que j'avais grandi. Elle était automatiquement déverrouillée grâce à la puce sous-cutanée que nous avait implantée la SICAP à notre naissance.

Au déverrouillage, il y avait un minuteur qui se déclenchait. Chaque douche durait 45 secondes. Pas une de plus. Cela paraissait court, mais finalement, nous avons tous appris à nous en contenter. Vous devriez essayer. Dès l'enclenchement du minuteur, un filet d'eau tiède commençait à couler. Je me souviens que, plus jeune, cela nous amusait beaucoup.

Dans mon village, nous n'avions pas accès à l'éducation. Cela n'était accessible qu'aux « méritants ». C'est comme cela que nous appelions les gens qui possédaient les richesses et le pouvoir.

À Asamane, les routes n'étaient pas pavées. Il n'y avait que deux chemins, celui qui menait vers la forêt et celui en direction de la ville, là où vivaient les méritants.

En plein milieu d'Asamane, il y avait un grand bâtiment gris et carré. Il faisait au moins une trentaine d'étages. Des gens en uniforme, les gardiens du bâtiment, y rentraient et en ressortaient tous les jours. Je compris bien plus tard que cela servait de prison. Les habitants d'Asamane l'avaient surnommé le « Terminus » parce que tout prisonnier qui y rentrait n'en ressortait jamais. En tout cas, pas en vie.

Bien sûr, cela était censé nous rappeler à quel point notre vie était misérable et à quel point nous étions soumis à l'Ordre.

Un écran géant était installé sur cette prison. L'écran n'était allumé que lorsqu'une exécution était prononcée par la SICAP. Je me souviens que, tout petit, avec Maury, mon meilleur ami, nous étions très curieux, mais nous avions interdiction de sortir de la maison lorsqu'une exécution était diffusée. Cela pouvait durer au moins trois jours. C'était le temps que le condamné s'assèche. À la prison d'Asamane, l'Ordre ne tuait pas directement les gens. De leurs propres mains, je veux dire. Ils les privaient tout simplement d'eau. Quelle meilleure façon de tuer sans faire couler de sang, me direz-vous ? Je me souviens que des gens hurlaient parfois dehors. Certainement, la famille du condamné. Maman dormait à mes côtés et me bouchait les oreilles la nuit.

Je ne réalisais pas vraiment ce qui se passait. Je ne comprenais pas vraiment le sens littéral de la mort, de la peine de perdre un être cher. Je n'étais qu'un enfant.

Dans le monde dans lequel nous vivions, il n'y avait aucune pitié. Pour moi, cela était la norme.

Nous avions le droit de sortir une fois que l'écran était à nouveau éteint. Notre enfance fut rythmée par cela. Et je ne saurais compter le nombre de fois où nous n'avions pas le droit de sortir. À chaque condamnation, les XARIS montaient la garde pour maintenir l'ordre.

Les XARIS étaient une armée mixte, composée de 50 % de femmes et 50 % d'hommes. Ils venaient aussi du village d'Asamane, mais eux avaient été choisis dès leur naissance pour rejoindre les rangs. Leurs parents et aïeux étaient déjà des XARIS, des combattants au service de la SICAP. Ils veillaient à la sécurité de la SICAP et maintenaient l'ordre dans le village d'Asamane, dans la prison, ainsi que dans les quartiers des méritants. Ils étaient tous habillés de la même façon. Ils portaient tous une tunique noire sans manches, fluide et longue jusqu'au genoux avec un pantalon noir et des chaussures noires. En dessous de leur tunique, ils portaient tous un pull noir.

Dès leur naissance et pour qu'ils soient reconnaissables par tous, la SICAP les scarifiait. Ils avaient tous une petite entaille au niveau de l'œil droit. Elle ne devait faire que deux centimètres. C'était leur toute première scarification.

Les XARIS étaient enrôlés dès leur plus jeune âge pour les dénuier de toute humanité, disaient les villageois d'Asamane. En d'autres termes, pour qu'ils ne puissent jamais se rebeller contre la SICAP. Leurs parents étaient leurs maîtres et ainsi de suite pour leur descendance.

On leur apprenait à combattre et à utiliser différentes armes. Toutefois, n'étant que des domestiques de base, ils ne savaient ni lire ni écrire, mais ils avaient leur propre langage en public. Ils ne parlaient qu'avec leurs mains devant nous. Ils se faisaient tous plein de signes qui correspondaient certainement à des codes. C'était la SICAP qui avait instauré cela pour qu'il n'y ait aucune communication entre eux et nous.

Au fur et à mesure de leur apprentissage et de leurs accomplissements respectifs, la SICAP leur ajoutait une scarification.

Chaque scarification correspondait à leur rang dans l'armée ainsi qu'à leur

niveau de combat, le plus haut étant cinq scarifications.

Ceux-là avaient atteint le plus haut niveau et dominaient donc tous les XARIS. Ils étaient redoutables et complètement investis dans leur mission. La SICAP misait vraiment sur eux pour maintenir l'ordre.

Des sessions secrètes se tenaient avec ces XARIS-là. Les habitants de mon village disaient que c'était du lavage de cerveau afin qu'ils ne réfléchissent pas par eux-mêmes. On les avait convaincus que nous, villageois d'Asamane, étions dangereux et leurs ennemis à abattre.

L'Ordre était notre décisionnaire suprême. Tous les droits lui étaient octroyés. En d'autres termes, il avait droit de vie et de mort sur tous les habitants.

Alors que nous, les domestiques, n'avions aucun droit. Nous ne décidions de rien et subissions les décisions de l'Ordre.

Par exemple, les domestiques n'avaient pas le droit d'enfanter sans autorisation de l'Ordre. C'était un sujet tabou et les femmes n'en parlaient pas. Mais moi, plus jeune, je voulais absolument tout savoir.

Un jour, je me résolus enfin à poser la question à ma mère.

— Maman, quand t'a-t-il été permis d'avoir des enfants ? lui demandai-je pendant qu'elle préparait le repas.

Elle était en train de pétrir une pâte avec ses deux mains. Elle s'arrêta, me regarda avec ses grands yeux et me répondit :

— Je savais que cette conversation arriverait un jour.

— Explique-moi, s'il te plaît. J'ai besoin de comprendre maintenant, insistai-je.

— Assieds-toi, me dit maman.

Je m'assis au sol tout près d'elle et la fixai du regard attentivement.

— Ton père et moi étions mariés depuis 12 ans, dit-elle en relâchant sa respiration, pendant qu'elle continuait à pétrir. À l'aube de mes 30 ans, d'autres femmes et moi avons été convoquées par l'Ordre. Nous savions déjà quel était le sujet. C'était une étape à passer et nous avions toutes été préparées à ce moment par nos mères. Bien évidemment, nous avons toutes répondu présentes à cette convocation, moi la première certainement, dit-elle en passant son poing sur sa mèche qui la gênait. Ton père et moi rêvions tellement de fonder notre famille.